

Le récit, outil de travail pour les enseignants

Tout ce qui est vécu, ressenti, projeté, pensé, demeure d'une façon approximative et imparfaite, exprimable en paroles. Le récit constitue une mise en œuvre de paroles des plus anciennes. De tout temps, l'homme a utilisé le récit pour communiquer ses expériences des plus simples aux plus élaborées. Toute parole qui raconte verbalement un acte est un récit en miniature. En tant que moyen de transmission de connaissances simples, le récit est utilisé par chaque être humain qui en fait l'expérience quotidiennement. En tant que moyen de transmission de connaissances symboliques, le récit est la forme la plus commune sous laquelle prennent existence les contes, les mythes et les légendes ; bien que souvent écrite, ce modèle de récit est d'origine orale. Mais une autre forme de transmission d'expérience existe à travers l'écriture, sous l'aspect de romans, nouvelles, faits divers et récits de vie. Si l'émission des expériences immédiates peut être appelée transmission de connaissances simples, si les mythes, les contes et les légendes incarnent une transmission de connaissance symbolique, les romans, les nouvelles et les récits représentent un moyen de transmission de connaissance élaborée, puisque la parole en tant que matière brute est obligée de passer par le filtre de l'écriture.

Le récit est omniprésent dans la vie des enseignants comme moyen de communication et de transmission de connaissances simples. Pourquoi ne constituerait-il pas un outil de travail en tant que moyen de transmission de connaissances élaborées ? C'est à cette question que je tenterai de répondre à travers cet article.

L'auteur

En tant qu'outil, tout récit est composé de deux pôles : celui qui écrit, et celui qui reçoit. L'auteur du récit, afin de décrire son expérience est contraint de prendre de la distance avec ses propres actes. Si durant l'action, la pensée est située à l'arrière plan, dans le processus de l'écriture c'est la réflexion qui guide. « Ecrire, c'est mettre en ordre ses obsessions »¹, note Kafka. Et cette mise en ordre par écrit contribue à une mise en ordre dans la représentation mentale de l'événement vécu. « Ce qui était informe a pris forme, ce qui était sans ordre temporel s'est structuré entre un avant et un après »². L'événement n'est qu'un bout du chemin de la vie du professionnel qui porte avec lui son passé ainsi que l'esquisse de son avenir. Dans le mouvement de la mise en ordre d'un seul événement, gît l'espace de toute une existence. Avec son être entier, l'auteur du récit analyse ce qui s'est passé, cherche les motifs qui l'ont poussé à se comporter d'une façon ou d'une autre. Cette démarche joue un rôle déterminant dans l'approfondissement de la connaissance de soi. Le texte apporte à l'auteur d'importants renseignements sur lui-même. « On pense à partir de ce qu'on écrit et pas le contraire »³ dit Louis Aragon.

¹ Kafka, (F.), *Conversation avec l'homme en prière*, Paris, Gallimard, 1980, p. 16.

² Cifali, (M.), « L'écriture du quotidien », *Cahiers pédagogiques*, mars 1995.

³ Aragon, (L.), *Je n'ai jamais appris à écrire ou les incipits*, Genève, A. Skira, 1969, p. 118.

Dans l'action, l'évidence a peut-être une seule direction, alors que durant la réflexion plusieurs points de vue surgissent à propos de l'action. Ecrire, c'est une tentative de mettre à nu ce qui s'est passé, et donc forcément, une partie de soi-même. En écrivant son histoire sous forme de récit, l'enseignant apprend sur lui-même, apprend de lui-même, et par lui-même. « Connais-toi toi-même, c'est là toute la science »⁴ note Nietzsche dans *Aurore*, alors que dans *Humain, trop humain*, il compare ceux qui refusent de se connaître à des voleurs : « Ceux qui se cachent à eux-mêmes une part d'eux-mêmes et ceux qui se cachent tout entier, se ressemblent en cela qu'ils commettent un vol au trésor de la connaissance »⁵.

Que serait un enseignant qui au lieu de répandre la connaissance la nie ? Le récit lui donne une clé pour accéder à la connaissance de soi, pour visiter ses profondeurs et retourner avec des trésors inconnus. En se rendant compte de sa complexité à travers cette fouille dans les abysses, il comprend mieux la complexité de l'autre. Afin de relater le plus vivement l'histoire, il est contraint de regarder aussi autour de lui, en face de lui : l'autre.

Et étrangement, cet autre n'est plus tout à fait celui qu'il était durant l'action, il devient un personnage à construire dans toute sa complexité – il ne demeure plus un être tout en noir ou tout en blanc, comme nous avons l'habitude de le concevoir durant l'action ; il peut avoir des circonstances atténuantes, des défauts et des faiblesses humaines impensables au moment de l'événement. L'écriture a donc la potentialité de dédramatiser l'événement, de le relativiser et par ricochet, de rendre l'enseignant plus tolérant. Et si cela ne se produit pas durant l'écriture, il n'y a pas de doute que cela se produira après. Car une des valeurs les plus précieuses de l'écriture est son possible effet transformateur. Ce qui est mis sur le papier, cesse d'être nocif pour l'âme. Le venin qui la ronge est incomparable à toutes les infamies sur la page blanche. Alors que beaucoup de venin jamais évacué finit par aigrir un humain. L'écriture des récits est un outil indispensable à tous ceux dont la matière de travail est constituée d'êtres humains, principalement aux enseignants, car ils travaillent surtout avec des êtres qui sont en train de le devenir. Tenter de se comprendre et de comprendre l'autre doit être une tâche d'une importance capitale pour tout enseignant qui ouvre la porte d'une classe et autorise l'acquisition du savoir.

La mise en écriture constitue également un travail intellectuel des plus intenses. D'abord, écrire suppose un choix : il est impossible de tout peindre d'après nature. Pour rendre son monde communicable, l'auteur est forcé de se concentrer sur le principal. Mais choisir les éléments indispensables afin de raconter le plus objectivement une histoire, oblige à enfanter de nouvelles lumières pour éclairer les faits anciens. Tout récit, avant d'être une description est une création. Avant d'être un témoignage, il est une invention. Traduire en paroles ce qui s'est passé en regards, en sentiments, en odeurs, et dans le non dit est un travail intellectuel, plus difficile parfois que le travail qui consiste à commenter les mots par des mots. Ce travail peut se révéler essentiel pour ceux dont la première responsabilité est d'inspirer les autres à travailler intellectuellement.

L'écriture des récits demande un engagement intégral de la part de l'enseignant : il met en action son esprit, son intelligence et son ressenti. L'enseignant est obligé d'œuvrer en tant que personne entière, en prenant en compte ses sentiments. Aucun ne peut écrire dans l'indifférence : le récit, « espace théorique des pratiques »⁶ constitue un travail intellectuel dans lequel la réflexion cérébrale est inséparable de l'émotivité. Et ce travail-là restera par

⁴ Nietzsche, (F.), *Aurore*, Œuvres, I, Robert Laffont, Paris, 1993, p. 999.

⁵ Nietzsche, (F.), *Humain, trop humain*, Œuvres, I, Robert Laffont, Paris, 1993, p. 721.

⁶ Cifali, (M.), & Hofstetter, (R.), « Des pratiques en récit », *Educateur*, février, 1995.

définition inachevée, car la matière première, l'âme humaine, nous restera à jamais énigmatique et inexplicable.

A travers l'écriture de son expérience, l'enseignant ouvre un passage insolite pour s'approcher de l'énigme humaine. Sans l'ombre d'un doute, chaque expérience de vie est unique, et différente. Par le récit l'enseignant rencontre toujours un singulier qui ne se soumet pas seulement à des règles préétablies. Aucune vie n'est semblable à une autre et aucun récit ne sera jamais identique à un autre. De ce point de vue, l'écriture des récits contient encore un trésor : parmi tous les moyens de développement personnel dont un enseignant dispose, l'écriture de son expérience est le seul appartenant exclusivement à lui et à personne d'autre sur terre. Le récit lui donne la possibilité de reconnaître, d'exprimer et d'approfondir son originalité. Et pour un professionnel dont le devoir est de respecter la norme et la différence de ses élèves, d'aider chacun à trouver sa propre route et développer sa personnalité, le récit devient une porte : une fois franchie, il en sortira peut-être sans la peur d'être différent, unique et original.

Le lecteur

« Il n'y a de connaissance que du particulier » chante Aragon⁷. Seules les expériences singulières ont le privilège de servir en tant que savoir commun, elle détiennent la capacité de réveiller chez le lecteur ce qui lui est propre. D'abord et surtout, par leur subjectivité. Une singularité fraye un chemin plus aisé auprès d'une autre singularité. Comme chaque récit, tout lecteur est unique. Et de ce point de vue, le récit se révèle très précieux non seulement pour celui qui le produit, mais également pour celui qui le reçoit.

Le récit produit un effet immédiat sur la personne qui le lit, car il est lié à la forme la plus ancienne de la connaissance, qui est la connaissance émotive. Souvent ignorée, la connaissance émotive se révèle être notre plus grande richesse, notre première mémoire. Si durant les événements de la vie, parfois le sens est oublié, la trace émotionnelle persiste. C'est à ce réservoir de ressources que le récit s'adresse en même temps qu'à notre intellect. Puisqu'il a la faculté d'éveiller également les émotions, un récit a un impact direct non seulement sur la pensée de l'enseignant qui le lit, mais aussi sur son univers émotif.

Atteint à la mémoire émotive, le récit est également lié au modèle le plus ancien de la transmission de connaissance, à savoir la connaissance simple. Bien que forcément rédigé sous une forme recherchée, il garde encore quelques-uns de ses traits ancestraux et réveille en nous la nostalgie de l'enfance ; l'enseignant reçoit un récit sans arrière pensée, dans toute la simplicité de l'ouverture. Sans préparation aucune, sans défense, il accueille l'expérience de l'autre qui le ramène à son expérience propre par le processus de l'identification. L'identification est d'autant plus possible que le texte parle aux sentiments. Il les réveille, les bouleverse, les dépoussière pour que la réflexion ne soit pas superficielle, mais représentante d'une partie essentielle de l'être.

Et parallèlement au renversement émotionnel, la pensée se met en place. Le lecteur accueille le récit également comme un texte à comprendre. « Comprendre un texte » écrit Paul Ricoeur,

⁷ Aragon, (L.), *Le paysan de Paris*, Paris, Gallimard, 1961, p. 151.

« c'est en même temps élucider notre propre situation »⁸. Le texte devient ainsi la médiation par laquelle le lecteur se comprend lui-même. Ce texte singulier qui est le récit est reçu en tant que matériel de réflexion sur sa propre condition. Le monde affectif du lecteur rencontre l'événement singulier de l'auteur du récit : une transmission de connaissance se produit. La connaissance transmise par cette voie n'a pas moins de valeur que celle acquise à travers un manuel de pédagogie. Car, dit Jorge Larrosa, professeur de philosophie de l'éducation à Barcelone, « je crois qu'au-delà et qu'en deçà des savoirs disciplinés, des méthodes disciplinables, des recommandations utiles et des certitudes, et aussi au-delà d'idées appropriées et appropriables, le moment est peut-être venu de tenter de travailler dans le champs pédagogique en pensant et en écrivant dans une forme qui se veut indisciplinée, incertaine et impropre »⁹. Et de même que la représentation mythique du monde n'est pas moins efficace que sa représentation historique, le savoir acquis à travers la lecture des récits n'est pas moins exact que le savoir des livres dits théoriques.

A travers l'expérience d'un autre, le lecteur revisite sa propre expérience. Il revit et reconsidère son passé, ses éventuelles erreurs et les erreurs qu'il n'a pas commises. Il revoit des dénouements auxquelles il n'avait pas accès, des hypothèses qu'il n'avait pas émises. Il se questionne sur son comportement dans des circonstances similaires et se dote d'un nouvel outil arrivé entre ses mains à travers un autre, mais dont il est lui-même le maître : sa réflexion évoluée. L'univers de l'autre s'agrippe à son propre univers et le transforme. Le récit lui donne la possibilité de vivre non seulement ce qu'il a déjà vécu, mais aussi ce qu'il aurait pu vivre et qu'il vivra peut-être dans l'avenir. La mémoire émotive travaille dans les deux directions : d'un côté le lecteur retrouve des bouts de son passé, de l'autre il s'enrichit à travers une nouvelle expérience émotionnelle.

Une possible rencontre

Le récit peut constituer un espace de rencontre symbolique entre auteurs et lecteurs. Si les enseignants prennent l'habitude d'écrire leur pratique professionnelle sous forme de récits et de lire la pratique des autres, chaque auteur deviendra à son tour lecteur et vice-versa. Cette démarche peut contribuer à une confrontation amicale et professionnelle, à une solidarité qui ne craint pas le jugement de l'autre, qui assume les erreurs inévitables dans la pratique d'un métier d'humain. L'écriture et la lecture des récits peuvent approfondir le sens de ce qui s'est passé, peuvent entamer une discussion et ouvrir d'autres allées vers d'autres vérités, peuvent également se révéler un moyen pour sortir d'une solitude assassine : cela peut arriver, cela est arrivé à d'autres aussi et cela peut se dépasser. Personne ne se sentira le seul en difficulté, dans le désarroi, dans le questionnement de soi, dans le brouillard...

L'écriture des récits peut se révéler un espace de franchise entre collègues qui se racontent. Raconter est devenu si rare de nos temps. Il revient aussi aux enseignants de renouer avec cette tradition oubliée. Raconter et se raconter, c'est dans la nature de l'homme. Nous en avons tous besoin : au plus profond de nous-mêmes, nous abritons une part de notre enfance, ainsi qu'une part de l'enfance de l'humanité. La taire est une errance, la dissimuler - un viol. La retrouver sera toujours une joie. L'exploiter sera une liberté nouvelle. Instituons un lieu où

⁸ Ricoeur, (P.), *Du texte à l'action, Essais d'herméneutique*, II, Paris, Seuil, 1986, p. 159.

⁹ Larrosa, (J.), *Apprendre et être : langage, littérature et expérience de formation*, Paris, ESF, 1998, p. 8.

se rejoignent l'intelligence des sens et la raison ! Un lieu de pensée et de ressenti, qu'un professionnel habitera avec tout son être.

En tant qu'organisatrice de séminaires d'écriture des récits, j'ai pu m'insinuer dans cet espace. D'abord, avec grande précaution. Je demande à chacun des participants de remettre un début de texte sur lequel son nom ne soit pas mentionné. La première séance de travail commence dans l'anonymat, pour que chacun se sente libre dans ses suggestions sur l'écriture de l'autre et en même temps non jugé sur la sienne. Bien qu'il s'agisse d'un travail sur le style, le travail sur la pensée demeure explicite. Le style, ce n'est pas une manière d'aligner les mots les uns auprès les autres, mais la façon d'organiser l'événement vécu, l'atmosphère, le point de vue choisi. Cela se réalise à travers la forme, or la forme est le moyen par lequel le contenu existe. Chacun des participants, en toute liberté, donne son avis et choisit la plus appropriée des phrases pour entamer le récit, et ensuite organise les éléments indispensables à la compréhension, sous la forme émotive la plus proche du texte de l'auteur et la plus captivante pour le lecteur.

J'exige l'anonymat, car la peur du jugement subsiste dédoublée : peur d'exposer son écriture et peur d'exposer sa vie. Mais à la deuxième séance déjà, le décor change... Après avoir travaillé seulement trois textes, un apaisement se répand, lentement, et sûrement. Une fois que les participants se sont rendu compte qu'il ont plus au moins les mêmes problèmes à exprimer un événement par écrit, la pudeur de l'expérience vécue prend une place secondaire. Magie de l'écriture : l'acte posé sur papier, quelque part ne nous appartient plus. La méfiance du début se trouve transformée en élan collaborateur. Malgré la condition de discrétion, les participants commencent à prendre la parole en tant qu'auteur du texte, en assumant leur écriture et le fragment de vie professionnelle représenté. Je deviens témoin d'un instant de compréhension et de tolérance lors des débats : les participants expriment des avis différents, parfois contradictoires, sans blesser et sans se blesser. Il ne s'agit pas d'avoir raison, mais de progresser au-delà de la frustration et du narcissisme. Et chaque fois que je quitte une salle de séminaire, les étudiants, professionnels et futur professionnels, restent encore là en train de débattre, de discuter, de se raconter...

Bessa Myftiu.